

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) : partie VI.
Ma seconde année de collège (1860-1861)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 1-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Mes souvenirs de Collège

(Suite).

VI. Ma seconde année de collège (1860-1861)

Mes premières grandes vacances, pendant l'été de 1860, n'offrirent rien de bien particulier, et le principal souvenir qui m'en est resté, c'est l'émotion avec laquelle je les vis arriver et le plaisir qu'elles me causèrent. Il me tardait, après une si longue absence, de revoir mes parents et de vivre de nouveau avec eux ; j'avais tant de choses à leur dire, puis la séparation me les avait fait apprécier. Mon père, sans avoir pour moi les attentions de ma mère, s'intéressait visiblement à mes études ; il en entrevoyait l'importance et comptait désormais sur moi, non pas pour continuer et développer ses affaires et son train de paysan, mais pour réussir dans ce domaine du savoir qu'il avait toujours admiré, sans jamais y

pénétrer. Aussi me prenait-il régulièrement avec lui pour l'aider dans ses travaux d'aménagement et de drainage que son grand âge — il dépassait la soixantaine — lui permettait encore d'exécuter, et pour aller aux foires et aux marchés ou pour faire une visite au bétail que nous avions à la montagne. C'était sans doute pendant les vacances de 1860 qu'il nous arriva d'être poursuivis par un méchant taureau, à l'est de Charmey, alors que, guidés par l'armailli, nous montions dans la direction des Aiguilles vertes, cimes qu'il me fut donné de contempler le lendemain matin, du chalet dominant un col où se trouvait notre bétail. L'alerte avait été vive, parce que l'armailli venait de nous prévenir de la possibilité d'une pareille rencontre, et qu'il faisait déjà presque nuit quand le monstre que nous n'apercevions pas, se mit à mugir devant nous. On se sauva dans la forêt qui était un peu plus haut, et, naturellement, j'y arrivai le premier.

Ma qualité d'étudiant m'avait rendu intéressant, et j'étais bien reçu de mes oncles, de mes tantes, de mes cousins et d'un peu tout le monde. Je ne fis cependant pas trop de visites, et comme j'étais actif, volontiers je prenais part avec ma sœur et mon frère cadet aux petits travaux de la campagne.

Pour le fond de mes études et l'ensemble de mes occupations, ma seconde année de collège ne différa pas beaucoup de la première, elle en fut la simple continuation. Mon professeur de classe, M. Derivaz, était le même, et M. Revaz restait à la tête du pensionnat. Mais mon cousin Suart se séparait de moi en répétant les Principes ; il en était de même d'Etienne-Marie Tavernier. Ladernier, de St-Maurice, restait à la maison ; il devait, trente ans plus tard, en tant que portier de l'Hôtel des Alpes, près de la gare, me cirer mes souliers. Le pauvre homme, qui faisait pitié à voir, m'avoua qu'il se trouvait réduit à cet état pour avoir trop caressé la bouteille. Gauverit, qui était mieux doué et n'avait pas mal réussi, restait aussi à Vevey ; très lié avec mon cousin Suard, il m'avait pris en grippe par l'effet d'une mesquine jalousie ; s'étant d'abord moqué de moi, il m'en voulait de l'avoir devancé.

Pour arriver à la première place, il me fallait déloger Baptiste Gay, très bien doué, mais léger et négligent, qui ne se défendit pas même. Un autre rival, plus dangereux, c'était Henri de Torrenté, plus âgé que nous et

surtout plus développé, ayant été élevé dans une des premières familles de Sion ; sa mère était une de Bons, de St-Maurice. Il avait de la tenue et nous regardait un peu de haut, bien que sans fierté et sans morgue aristocratique. Lui devait se maintenir plus longtemps, et par lui-même. Sa force était dans une meilleure connaissance du français et dans une grande sûreté de parole. Avec un peu plus d'énergie, il m'aurait mieux tenu à distance. Je remportais sur lui par les branches secondaires, le dessin et le chant, qu'il avait tort de dédaigner, et d'ailleurs je faisais beaucoup plus de lecture. Nos autres condisciples suivaient tant bien que mal, d'un peu loin. Mais il y avait de l'émulation, la jalousie avait disparu et nous faisons bon ménage. Parmi mes bons condisciples de Rudiments, je dois nommer Joseph Clerc, de Novelles, en Savoie (au-dessus de St-Gingolph) ; il ne manquait pas de moyens, et se trouva être, au théâtre du collège, bon acteur. Quarante ans plus tard, alors qu'il avait déjà l'aspect vieillot, il vint m'amener au collège de Fribourg son neveu, élevé chez lui, qui était curé dans le voisinage de Mâcon.

La classe de Principes, avec laquelle nous étions joints, nous amenait de nouveaux camarades, entre autres Edouard Zum-Offen, de Monthey, qui devait exceller dans le chant ; Gustave de Werra, de St-Maurice, qui, devenu pharmacien, comme son père, perdit la vie dans un accident de chemin de fer, à St-Maurice même, tout près des siens. (Le jour de son enterrement, passant par hasard à St-Maurice, j'appris l'événement tout en entendant le glas funèbre) ; Jules Brouzoz, de Novelles, un charmant petit blond, un peu timide et très gentil qui, l'année suivante, fut emporté par une péritonite et fut enterré au cimetière de la ville, à gauche de l'escalier d'entrée, du nord ; Charles Biolley, de Massongex, avec qui je me souviens de m'être battu, ce qui m'arrivait très rarement, bien que nous ne fussions nullement ennemis ; Stanislas Chaperon, de St-Gingolph, qui prima deux ans de suite, mais ne continua point. Un seul, dont les conversations détonnaient et que je ne nommerai pas, dut être éliminé pendant l'année.

Comme Fribourgeois, outre Badoud et Rouvenaz qui faisaient leur rhétorique, nous avons, Suard et moi, un vieux camarade du Pays, Georges Gabriel, de Granges,

aux pieds bots, et François Vuilleret, de Romont, un franc original, qui n'était pas toujours disposé à parler et, certains jours, refusait même de répondre en classe. Vu la différence d'âge, je ne trouvais guère ma société que parmi les Valaisans, car Suard lui-même avait deux ans de plus que moi et des goûts tout autres. Mais je ne m'étais encore bien lié avec personne, soit que l'occasion ne s'en fût pas encore présentée, soit que le sentiment proprement dit, c'est-à-dire le besoin d'aimer et d'être aimé, n'eût pas encore fait son apparition chez moi, car, sous ce rapport j'étais resté tout à fait enfant. Les seules jouissances que je connusse et que j'appréciasse, c'étaient, outre le plaisir de manger et de m'amuser, le dessin, les lectures, le chant, puis les rêves où se perdait mon imagination capricieuse et toujours en éveil.

En fait de lectures, après avoir parcouru tous les Robinsons ainsi que les historiettes du même genre, j'abordai les collections illustrées, telles que la *Revue des familles*, où je trouvai un peu de tout, puis, sans en bien saisir encore la portée, les romans moraux du Père Bresciani : le *Juif de Vérone*, la *Maison de Glace*, *Ubaldo et Irène*, que je devais reprendre avec plus de fruit les années suivantes. En cherchant dans la bibliothèque, je tombai sur une traduction de l'Illiade et de l'Odyssée par Bitaubé, traduction que je remplaçai bientôt par celle en vers français, un peu flasque, mais claire, de Rochefort. Quelque peine que j'eusse à me représenter les lieux, et à comprendre la mythologie, bien qu'on m'initiât en classe à l'histoire ancienne, je ne tardai pas à m'enthousiasmer pour les deux poèmes. C'était tout autre chose que Robinson. Car il y avait là une poésie où le merveilleux se mêlait constamment à la nature de l'homme prise sur le vif ; tout s'y offrait amplifié, et dans ce lointain du temps et des lieux, qui embellissent les choses. Comme je sympathisais avec les héros ! Les aventures d'Ulysse avaient plus d'attrait pour moi que les combats des Grecs et des Troyens sous les murs d'Ilion. Ce goût pour les poèmes d'Homère m'est resté toute ma vie, et lorsque, vers 1885, je lus la vie étrange de Schliemann, je compris mieux que qui que ce soit la résolution que ce singulier personnage avait prise, à l'âge de dix ans, d'aller un jour explorer les ruines de Troie.

Une question se pose ici. Jusqu'à quel point le sens

poétique intervenait-il dans le plaisir que j'éprouvais à lire les poèmes d'Homère? N'était-ce pas pure curiosité enfantine comme quand on lit des historiettes dépourvues de toute poésie, on les romans de Jules Verne? En cherchant bien dans mes souvenirs, je puis accorder quelque chose à cette curiosité, surtout s'il s'agit des aventures d'Ulysse dans l'Odyssée. Mais, avec la satisfaction de la curiosité, il y avait pour sûr un attrait poétique tout particulier, moins profond sans doute que celui que j'éprouve maintenant, à mon âge de soixante-quinze ans, à relire Homère, mais non moins réel et presque aussi vif. J'ajouterai même que le vrai Robinson, celui de Daniel de Foë, n'est pas dépourvu de poésie; c'est de la poésie à la fois réaliste, psychologique et morale, telle qu'on n'a pas su mettre dans les autres Robinsons, lesquels ne sont que de mauvaises imitations. Seulement, là où la poésie existe, elle peut se trouver à divers degrés et n'être que superficielle et en quelque sorte tout extérieure, et alors, elle convient aux enfants; elle peut aussi n'être que sérieuse et profonde, appréciable des penseurs et des hommes réfléchis seuls; enfin, il peut se faire qu'elle se présente simultanément à ces deux degrés, qu'elle paraisse à la surface et qu'elle se trouve dans le fond même de la chose. Le premier cas est celui du Robinson Crusoë; le second, par exemple, celui du poème de Lucrèce ou encore des tragédies de Sophocle; enfin, le troisième est celui des deux poèmes d'Homère, et à partir du moment où je prenais goût à relire Homère dans les traductions, mon âme s'ouvrait à la poésie, qu'elle recueillait à la surface des choses, en attendant qu'elle pût descendre peu à peu jusqu'au fond. Ce que je viens de dire ne fera pas l'ombre de doute pour qui se sera familiarisé avec Homère. Il y a des œuvres dont la poésie est plus ou moins accessible à tous, et d'autres où elle ne s'offre qu'à des initiés.

Pour me tourner quelque peu du côté de la poésie, et y prendre goût, je ne perdais pas le sens pratique, celui des choses et de la vie, ni ne me mettais en opposition avec le savoir strict, avec la science. La seule branche qui ne m'ait jamais bien attiré, c'est la langue allemande, et encore cette répulsion ne s'étendait nullement aux hommes, aux Allemands eux-mêmes. Evidemment, je n'étais pas destiné à devenir un spécialiste; il me fallait un

peu de tout, à ma façon, en approfondissant le plus possible et en coordonnant, puis eu recueillant partout la poésie qui se dégage des sujets étudiés et des études elles-mêmes ; mais cette tendance à l'universalité, se déployait inégalement, tantôt me conduisant loin et si possible jusqu'au bout, tantôt plus vite satisfaite et s'arrêtant en chemin, quelquefois enfin présentant des lacunes plus ou moins considérables. Je ne devais pas beaucoup apprécier l'étude des langues, ni non plus la philosophie. Si l'allemand ne m'attirait pas, sans doute à raison de la tournure d'esprit à laquelle il répond, je n'oserais dire qu'aucune autre langue étrangère m'eût beaucoup mieux convenu. Ainsi j'eus plus tard l'occasion de me familiariser avec l'italien, mais il ne m'a jamais passionné. Le latin et le grec ont toujours été réunis dans mon esprit avec le français qui en dérive et participe à leur génie.

Nous avions désormais, pour aller à St-Maurice et rentrer dans le canton de Fribourg, le chemin de fer de Vevey à Bex, qu'on ne prolongea jusqu'à St-Maurice que deux ans plus tard, si bien qu'en attendant, nous faisons ce trajet à pied, en portant nous-mêmes nos malles, ce qui, naturellement, était pénible ; on ne trouvait pas alors des commissionnaires partout. La grande ligne de Lausanne à Berne par Fribourg se construisait au milieu de plus grandes difficultés ; même l'Etat de Fribourg avait dû, après la faillite de la Compagnie concessionnaire, reprendre à sa charge l'entreprise en contractant un énorme emprunt à des conditions très onéreuses. C'est au point qu'on parlait de la faillite de notre gouvernement, ce qui eût permis à la Confédération de nous mettre sous tutelle. Je me souviens qu'un jour, pendant que nous confabulions sur la plate-forme rocheuse qui est à droite du tunnel, Maurice de Courten, surnommé le « baron décou-su », se permit de dire que les Fribourgeois, à bout de ressources, avaient décidé de mettre à leurs locomotives, pour les faire marcher, des fromages en guise de roues. A ce mauvais trait d'esprit, Rouvenaz répondit par le geste des goitreux passant sur leur épaule l'appendice qui alourdit leur menton. Là-dessus, protestation et tumulte, et fin de la séance par un coup de clochette qui nous appelait en étude. Nous avions parmi nous les trois fils Stucky, fils du directeur de la Banque du Valais, dont la faillite devait bientôt causer au canton du Valais

une crise financière bien plus grave que celle de Fribourg, en ce sens que le Chef du gouvernement, M. Allet, dut démissionner, que nombre de familles subirent de grandes pertes et que pendant longtemps on n'osa rien entreprendre dans la vallée du Rhône. Par contre, sur les bords de la Sarine, grâce à la politique hardie de M. Weck-Reynold, on s'était vite relevé. De pareilles discussions, il faut le dire, étaient rares car, au fond, on s'entendait bien, et d'ailleurs, nous autres Fribourgeois, nous n'étions pas en forces, l'homogénéité nous manquait encore plus que le nombre.

Parmi les promenades intéressantes, faites en 1860-61, il y eut, outre une visite aux Gorges du Trient où une vieille femme nous invitait à acheter des *crystals*, à 20 centimes le *cristaux*, outre une montée à Mex par le Bois Noir avec retour par les Cases (à Mex, des cochons noirs avaient envahi la chapelle), la grande promenade, faite à Gryon, au-dessus de Bex, avec force chants patriotiques du genre vaudois, devant le plus magnifique panorama.

Malgré mes progrès dans le dessin, j'avais de la peine à saisir le pittoresque, le charme secret et le grandiose de ces vues du Bas-Valais ; pourtant, à St-Maurice, pour peu qu'on circule et qu'on monte, ces vues l'emportent sur celles qu'on rencontre dans tout le reste de la grande vallée. J'étais toujours heureux lorsque notre promenade du jeudi se faisait dans la direction de Bex ; car c'est là que j'allais m'approvisionner de crayons, de pinceaux et de couleurs ; à St-Maurice, on ne trouvait rien. Les couleurs commençaient à me fasciner, soit qu'elles fussent reproduites sur la toile ou le papier, soit qu'elles apparussent dans le paysage et surtout à l'horizon lointain. Mes camarades avaient d'autres préoccupations qui, d'ailleurs, ne me répugnaient pas non plus. En automne, il fallait, autant que possible, et l'on devine pourquoi, passer sous les châtaigniers. Volontiers, après les vendanges, on allait faire « la grapille ». Au mois de juin, on allait louer un cerisier, qui nous était abandonné, à condition de ne pas briser les branches. Je me souviens d'une maladresse de l'inspecteur qui nous avait fait passer sous les cerisiers de l'Abbaye. En un clin d'œil, le malheureux se trouva seul, tout son monde avait disparu sur les arbres et personne ne répondait à ses appels désespérés. Quelques-uns de ces inspecteurs, jeunes novices de l'Abbaye, étaient

gentils et très aimés ; il suffira de nommer M. Maret. D'autres, plus froids, n'étaient que respectés, leur tâche n'était d'ailleurs pas facile. Par exemple, M. Monnay, de Monthey, qui n'était pas éloquent en chaire, bien qu'il eût été bon acteur au théâtre, savait très bien s'y prendre avec nous. On lui jouait des tours, auxquels il répondait ordinairement avec avantage, par ses tours à lui, et l'on avait perdu le droit de lui en vouloir.

A la fin de ma seconde année de Collège, non seulement je m'étais complètement fait à mon nouveau genre de vie, mais je réussissais trop bien, comme mes prix l'attestaient, pour qu'il fût question d'en rester là. Suard lui-même, qui avait répété les principes sans grand succès, voulut continuer. Mon père était d'ailleurs flatté de mes progrès et faisait volontiers les sacrifices nécessaires pour la continuation de mes études. A la maison, on avait assez de bras pour l'exploitation de nos deux domaines ; il suffisait d'ajouter à mes deux frères, également sains et vigoureux, un domestique, puis, de temps en temps, des ouvriers. A notre grand regret, on avait supprimé les vacances de Pâques, ce qui était le fait des hommes d'Etat de Sion, peu versés dans les questions d'études et d'éducation. Pendant les grandes vacances, j'allais volontiers travailler dans les champs avec notre monde ; mais on me laissait des loisirs, que je consacrais à la lecture, au dessin ou à quelque promenade. La vie des campagnards commençait à me paraître un peu grossière, et leur société n'était plus ce qu'il me fallait. Si le travail, quelque pénible qu'il fût, m'allait parfaitement, il n'en était pas de même des gens. Sous ce rapport, d'ailleurs, bien des citadins m'eussent déplu, et peut-être davantage. Au Collège même, ce dont j'avais le plus souffert, surtout pendant les premiers temps, c'était la grossièreté de certains condisciples. Il devait d'ailleurs en être de même jusqu'à la fin de ma vie, les gens grossiers se rencontrant partout, dans tous les milieux et dans toutes les professions, et cela parce qu'on n'est pas assez intellectuel, parce qu'on reste trop esclave des tendances animales, parce qu'on est égoïste et qu'on ne se met pas assez à la place des autres.

Ma vie d'imagination et mes goûts moins matériels me rendaient donc de plus en plus difficile, sans que

pourtant je le fesse trop voir et que surtout je me plain-
gnisse, car je n'aurais pas voulu passer pour exigeant ni
faire de la peine aux gens. Tel donc j'étais à la fin de ma
seconde année de Collège : pas mal déraciné de la cam-
pagne, plus intellectuel que la généralité des écoliers du
même âge, éprouvant de la répugnance pour la vie d'au-
berge, préférant les camarades paisibles et bien élevés,
évitant les mauvais comme d'instinct ; avec cela assez
simple, très naïf et très innocent, alliant pas mal d'amour-
propre à une grande timidité. Au physique, je restais un
gros joufflu, bien portant et peu caressant ; mais, tout en
me dégourdissant, j'étais devenu plus expansif ; avec mes
camarades, je parlais beaucoup. On commençait à avoir
une bonne idée de moi ; M. Moullet, Curé de St-Martin,
qui jusqu'alors m'avait reçu froidement, prit avec moi un
ton plus amical. Partout, je pouvais me présenter avec
confiance, sûr d'être bien reçu.

(à suivre)

M^{sr} JACCOUD

ancien recteur de St-Michel.